

Florence FAUCHER, Gérôme TRUC (dirs), *Face aux attentats*

Paris, Presses universitaires de France, coll. La vie des idées, 2020,
108 pages

Gilles Ferragu



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26072>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.26072](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26072)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 473-474

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Ferragu, « Florence FAUCHER, Gérôme TRUC (dirs), *Face aux attentats* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 21 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26072> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26072>

la lucide conscience de sa faiblesse au sein d'un monde qui les dépasse voire les engloutit.

Si l'approche est intéressante par la remise en question des critères de jugement traditionnels fondés sur les attentes de grandeur, si les exemples sont variés, les démonstrations empruntent toutes le même chemin pour aboutir à la même conclusion si bien, et c'est le but, que cette notion paraît pouvoir requalifier toutes les situations auparavant associées à la défaite. Cependant, cette entreprise de réhabilitation de la fragilité et de l'ambivalence d'un être pris dans un système, si elle semble contrecarrer des jugements moraux ou politiques, installe le lecteur dans une position qui relève aussi du jugement moral. Il peut se sentir prisonnier de cette grille d'évaluation qui, pour efficace qu'elle paraisse, semble risquée dans son application systématique. On aura compris que cette nouvelle interprétation du retrait est née dans le contexte particulier de la chute des dictatures communistes. Les expériences de transposition proposées dans ce volume montrent à la fois la variété des situations extrêmes, réelles et fictives, qu'un homme peut devoir affronter et les diverses manières de le juger. Ce mécanisme de retournement des héros en traîtres et vice versa ferait sans doute l'objet d'une autre interrogation, sur cette constante tendance – ou besoin – à juger l'autre à la lumière de ses propres critères. Ces lectures, présentées comme autant d'expérimentations de la notion proposée au départ, semblent donc confirmer sa pertinence, au prix d'une systématique inversion des valeurs, du ré-enchantement du désenchantement.

Dominique Ranaivoson

Université de Lorraine, *Écritures*, F-57000 Metz, France
ranaivoson-hecht[at]wanadoo.fr

Florence FAUCHER, Gérôme TRUC (dirs), *Face aux attentats*

Paris, Presses universitaires de France, coll. La vie des idées, 2020, 108 pages

Dire que le terrorisme s'est récemment imposé dans nos sociétés serait une banalité... discutable au regard de l'ancienneté du phénomène, que l'on peut faire remonter, dans sa version moderne, au XIX^e siècle. Il émerge alors comme l'un de ces « moteurs » dont l'histoire use pour bouleverser, moderniser ou abattre un système, un régime, un État. Mais constater que l'étude de ce phénomène tend à devenir une science en soi, une « terroristologie » (selon la plaisante formule de Giovanni Mario Ceci dans *Il terrorismo italiano. Storia di un dibattito*, Rome, Carocci, 2013, 342 p.), est moins anodin,

tant l'objet « terrorisme » n'est pas neutre. En effet, si l'on considère le terrorisme comme une forme de communication, même pathologique (selon la formule de J. Habermas dans *Le Concept du 11 septembre ? Entretiens avec Giovanna Borradori*, Paris, Galilée, 2004), qui vise à provoquer de l'empathie non pas envers les auteurs d'un attentat mais envers les victimes, afin d'étendre à une cible donnée (l'opinion publique, la communauté nationale, l'État, etc.) un sentiment de peur, alors l'étude de cette violence politique sous l'angle de sa réception implique le chercheur en tant que citoyen, comme sujet autant que comme analyste. Ce qui suppose une éthique, un protocole et un discours de la méthode, objet de ce présent ouvrage. Il s'agit, comme le rappellent les auteurs dans leur introduction, citant un mot malheureux du premier ministre Manuel Valls au lendemain des attentats de novembre 2015, non pas d'excuser mais bien de chercher des explications, proposer un éclairage et aider à comprendre. À l'heure où le projet d'un musée mémorial dédié au terrorisme et à ses victimes est en bonne voie de réalisation, la question des réactions sociales aux attentats est devenue un chantier en soi des sciences humaines et sociales. Spécialiste français de cette problématique, le sociologue Gérôme Truc, auteur de *Sidéations, une sociologie des attentats* (Paris, Presses universitaires de France, 2016), et la politiste Florence Faucher, ont coordonné un ouvrage qui, entre synthèse et programme, résume les apports et les pistes de cette recherche novatrice, en regroupant, autour des directeurs, divers chercheurs.

Dans ce petit ouvrage, qui ouvre des pistes prometteuses, les auteurs se sont intéressés aux étapes de cette réaction sociale aux attentats de 2015, depuis l'immédiate réaction des victimes confrontées à la violence jusqu'aux mouvements de l'opinion et au trauma social ressenti. Dans un premier article, Guillaume Dezecache s'intéresse aux réactions de la foule face à la violence politique, revenant sur les stéréotypes du « chacun pour soi » pour éclairer, au contraire, les entraides, un phénomène suivi à partir des témoignages après le 11 septembre 2001 comme après le 13 novembre 2015. C'est revenir sur un dogme de la psychologie des foules – l'individualisme en temps de stress – afin de mesurer la complexité des stratégies de survie, qui ne se limitent pas à « sauve qui peut ». L'article de Maelle Bazin est consacré aux victimes, à travers les mémoriaux éphémères : il offre une bonne synthèse de ce qui relève d'une approche ethnographique, qui pose de nombreuses interrogations, tant sur la gestion de cet éphémère dont les médias s'emparent pour « dire » l'attentat, que la question plus complexe de la résilience, dont les mémoriaux seraient

un élément. Cette mémoire immédiate constitue non seulement une étape du deuil, mais également un reflet du trauma à l'aune de toute une société, dans son hétérogénéité. De ces mémoriaux matériels, il faut rapprocher les mémoriaux virtuels et autres hashtags que l'on trouve sur l'Internet, et que Romain Baudouard interroge, pour montrer que, du fait de la nature même de la toile, les significations sont multiples, éclairant au passage la notion de « contre public » (c'est-à-dire d'une voix discordante), et se complexifient avec le temps, selon une logique qui est celle du commentaire et de l'analyse. À cet égard, Internet constitue une mémoire autant qu'un mémorial, et un enjeu pour les historiens. Avec l'article de Pierre Lefebure et Claire Sécail, on change de prisme pour observer l'attentat à travers le regard des médias, et donc la manière dont ils mettent en récit, et élaborent un « cadrage » (p. 80) de l'attentat. La notion de « couverture médiatique », qui synthétise cette approche et relève de l'information et de ses enjeux, comporte également nombre de questionnements concernant le rapport spécifique qui s'établit entre média et violence politique, résumé naguère par la formule de Margaret Thatcher évoquant « l'oxygène de la publicité » nécessaire au terrorisme (M. Thatcher, discours à l'American Bar Association, 15 juillet 1985). L'information, certes encadrée, reste un objet à problème, qui confronte la profession journalistique à des impératifs parfois contraires, entre déontologie et liberté de l'information, exigence du scoop et dogme de l'information en continu, autant de pratiques qui troublent les enjeux, mais également les attentes d'une opinion publique de plus en plus sensible au contre-discours critiques. La déstabilisation de l'ordre républicain, provoquée par l'attentat, appelle, en retour, une analyse – c'est la fonction des médias – et une réaction : c'est la fonction du gouvernement. Laurie Boussaguet et Florence Faucher, qui observent le « sommet de l'État », constatent que celui-ci sert à la fois de point de ralliement face à la menace, d'incarnation d'un ordre républicain troublé qu'il faut rétablir, mais aussi d'une unité nationale qu'il faut reformuler, par le biais du symbolisme (telle la marche républicaine du 11 janvier 2015). On peut s'interroger sur la tentation d'une instrumentalisation de l'attentat par le monde politique, thème classique, mais aussi sur les ressources dont dispose ce même monde, face à une menace protéiforme et récurrente : le discours de « guerre », inhabituel en France mais qui émerge en 2015, favorise d'autres réponses, d'autres « mobilisation[s] ». Ainsi l'arsenal des démocraties ne se limite-t-il certes pas aux gestes symboliques, mais l'article montre justement les moyens, les stratégies de communication employées... et leur fragilité (comme dans le cas de l'attentat de Nice, qui fait exploser le consensus politique). Enfin,

Vincent Tiberj propose, dans un article final en forme de conclusion, de réfléchir aux effets des attentats sur la population, contrastant, tout comme le premier article, avec l'idée commune d'un réflexe intolérant (manifeste aux États-Unis au lendemain du 11 septembre 2001) : bien au contraire, il note, en se fondant sur une analyse de l'indice de tolérance élaborée par la Commission nationale consultative des droits de l'homme, un regain de cette tolérance. Ce résultat, aux contours sociaux certes diversifiés, marque un échec de la stratégie terroriste même, à savoir la dislocation de la société et la montée des antagonismes. Il atteste de l'enjeu essentiel du cadrage et démontre l'utilité d'une réflexion sur les réactions sociales aux attentats, comme autant de prises de distance avec la terreur elle-même.

La réaction sociale aux attentats est un objet neuf, essentiel en ce qu'il permet de saisir, au cœur de l'attentat, les ressorts des réactions des populations comme des institutions. Ce chantier est vaste, et cet ouvrage précieux en donne quelques clés, en attendant des travaux plus denses sur certaines institutions (la justice, la police, etc.) ou certaines parties de la société (l'enfance notamment). Il faudra également jouer des diverses focales, du local au global, pour saisir le phénomène, transnational, dans sa globalité. Dans une certaine mesure, il s'agit de la mesure d'audience du terrorisme. C'est là, en effet, que se joue l'impact réel des bombes et des balles : sur des opinions et des gouvernants sommés de s'incliner devant la violence et ses idéologues. En proposant à la fois une taxinomie des réactions, des supports et des enjeux au plan national, les auteurs proposent un vrai discours de la méthode pour les travaux ultérieurs. Cet ouvrage, de synthèse, s'avère un ouvrage de référence pour toute étude sur le terrorisme, désormais compris non seulement comme une forme de violence qui s'applique au corps social mais également dans la réponse de ce même corps social.

Gilles Ferragu

Université Paris Nanterre, ISP, F-92001 Nanterre, France

[gferagu\[at\]parisnanterre.fr](mailto:gferagu[at]parisnanterre.fr)

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER (dirs), *Violences et radicalités militantes dans l'espace public en France, des années 1980 à nos jours*

Paris, Éd. Riveneuve, coll. Violences et radicalités militantes, 2020, 566 pages

Lorsqu'on entreprend une lecture rétrospective de la société française de 1980 à nos jours, on est frappé de constater le nombre d'effervescences collectives qui ont mobilisé la population française. On perçoit